

Sous le masque, deux compères

Catherine Saouter Caya

Number 28, May–June 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20791ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

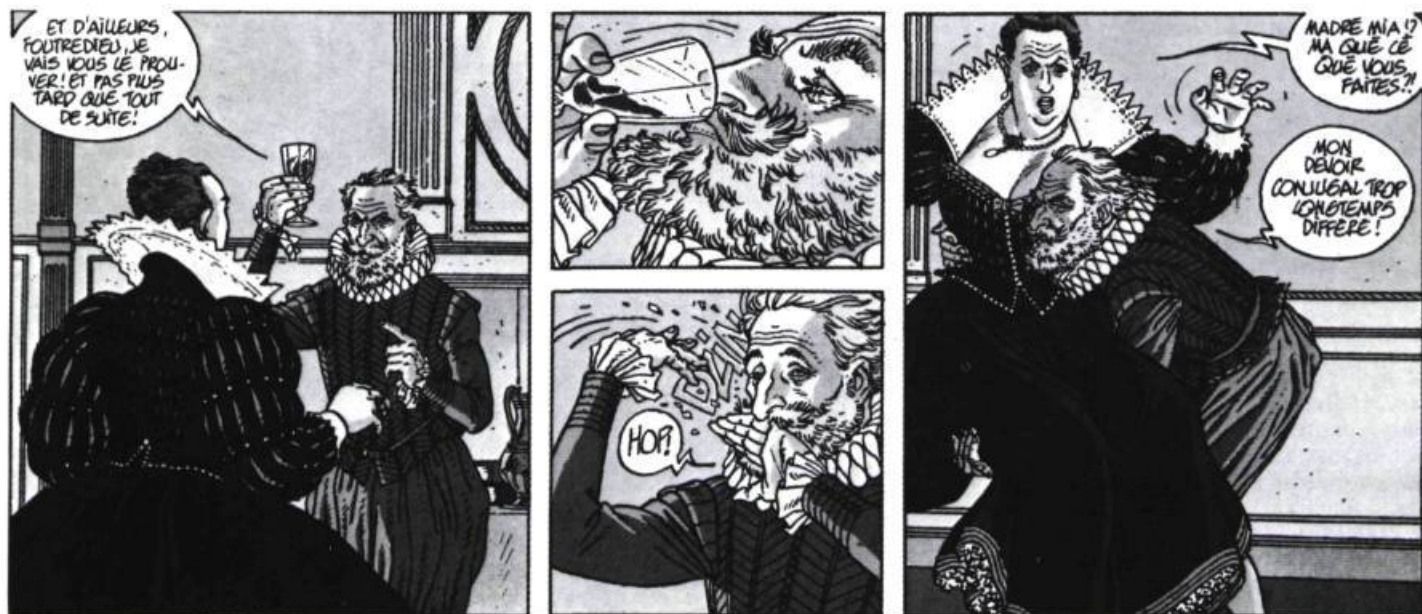
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Saouter Caya, C. (1987). Sous le masque, deux compères. *Nuit blanche*, (28), 74–75.

SOUS LE MASQUE, DEUX COMPÈRES



Les 7 vies de l'épervier par Cothias et Juliard

Le travail d'André Juillard et Patrick Cothias a conquis tous les publics depuis quelques années, si bien qu'ils sont devenus des références obligées pour quiconque entend parler de la B.D. d'Histoire. Les deux compères, créateurs de la série Les 7 vies de l'épervier, ont rencontré Catherine Saouter Caya lors de leur récent passage au Québec.

Nuit blanche — André, en début de carrière, tu as travaillé avec de nombreux scénaristes et tu as accepté beaucoup de contraintes. Est-ce agréable d'avoir des scénaristes quasiment attitrés comme Patrick Cothias et Jacques Martin?

André Juillard — Certainement, d'autant que je suis une nature fidèle. Chacun connaît bien les possibilités de l'autre. Il est certain que je préfère les *Vies de l'épervier* à Arno. La plupart de mes lecteurs ne s'y trompent pas. Derrière cette histoire qui peut paraître confuse, je pense que les gens sentent qu'il y a une ligne tout à fait arrêtée et cohérente. À l'inverse, Jacques Martin travaille un peu à l'ancienne, au jour le jour. C'est un producteur de scénarios et comme il a énormément d'activités, il ne s'investit pas du tout de la même manière.

N.B. — Quels sont les grands enjeux des Sept vies de l'épervier?

Patrick Cothias — Il s'agit d'une passion, non pas de pouvoir mais de malédiction, par l'intermédiaire d'un masque dans la grande tradition du masque comme symbole, cela particulièrement dans les toutes dernières séquences où le

récit est dégagé de tout contexte historique pour remonter jusqu'aux vieilles traditions grecques. Dans le quatrième album, encore inédit, Henri IV meurt et Masquerouge disparaît de la vie d'Ariane. Louis XIII reste avec le souvenir d'un père et Ariane avec celui d'un héros justicier — oncle ou père, elle ne le saura jamais. Sa poupée ne lui suffit plus parce qu'elle grandit. Elle passe de la poupée au frère: elle va l'affubler d'une défroque et pousser le jeu jusqu'à le sacrifier parce que ce frère n'a pas les moyens de soutenir un tel héritage. La situation est dramatique. Quel choix reste-t-il alors? Reprendre le masque ou tout laisser tomber. Se tuer elle-même ou devenir folle. La folie est peut-être de prendre le masque à son compte. Le dauphin aussi rencontrera un homme masqué de rouge. Il l'envisagera comme un idéal de justice qu'incarnait son père. En cachette, il s'amusera à se parer d'un masque. Ça lui donnera le goût du théâtre. On sait que Louis XIII aimait beaucoup le théâtre...

Question de réalisme

N.B. — *André, tu es un de ceux qui «desinent si bien»... Comment t'accommodes-tu du réalisme?*

A.J. — J'ai avec le réalisme des rapports affectueux... et complexes! J'ai parfois l'impression d'être un dinosaure. L'art a évolué et le réalisme est loin maintenant. Au début du siècle, l'évolution de la peinture s'est arrêtée avec le *Carré blanc sur fond blanc* de Malévitche. Mais je n'en fais pas toute une histoire: la B.D. est un autre monde qui ne s'inscrit pas forcément dans la même évolution: tout ce qui me passe devant les yeux peut et doit m'inspirer. J'ai une formation plutôt classique. Dès ma prime jeunesse, mes parents, voyant que j'avais une attirance pour la chose artistique, m'emmenaient régulièrement au Louvre. Il y a des peintres qui peuvent apporter quelque chose de la B.D.: Gaspard David Friedrich, la couleur, l'atmosphère des crépuscules, Ingres, le dessin, la ligne pure. Mais les dessinateurs s'inscrivent plutôt dans la tradition de l'illustration. Il y a un aspect matière dans la peinture qui est bien difficile à rendre en B.D. Certains dessinateurs peignent et il me semble que ce moyen n'est pas le mieux adapté à la B.D. Quant à savoir si je dessine bien, c'est un fait que plus on arrive à représenter la réalité, plus on a l'impression que le dessinateur est talentueux. C'est avant tout une énorme quantité de travail. Le talent est ailleurs et ce n'est pas l'apanage du réalisme.

N.B. — *Il y a tout de même dans vos albums un soin tout particulier concernant les paysages urbains mais aussi les campagnes et les forêts. Il y a là quelque chose qui n'est pas fait à la légère, qui n'est pas seulement du remplissage de case à l'arrière des personnages.*

A.J. — Le fond, le décor est presque essentiel. On ne peut pas faire évoluer les personnages devant un mur blanc ou devant une ligne d'horizon plus ou moins basse. Il faut les immerger dans leur époque et que cette époque soit crédible. Il ne faut pas que les vêtements aient l'air de sortir d'un entrepôt de costumes de théâtre. C'est la même chose dans un contexte contemporain: Franquin dessinait des voitures extraordinaires, et vivantes! J'ai fait acheter à Patrick deux forts volumes sur l'histoire de Paris. Un architecte de la fin du XIX^{ème} siècle a reconstitué les quartiers de Paris à travers les âges. Je lui avais conseillé ces volumes pour mieux situer ses intrigues.

P.C. — Je m'en suis servi pour la foire de Paris dans le deuxième tome, sachant qu'André disposait de ce genre de docu-

ment. Par la suite, il a découvert qu'il possédait des vues de certains ponts et il les a intégrées à son gré.

N.B. — *Est-ce que c'est à cause de ces préoccupations que certaines scènes peut-être secondaires prennent tant d'importance? les rapports entre Marie de Médicis et Henri IV par exemple?*

P.C. — La scène avec la reine est fondamentale. Il «honore» la reine de façon politique et, en fait, signe là son arrêt de mort. C'est une annonce du destin du roi.

A.J. — Quant à la scène où le roi refuse de prendre son bain, je me demande comment les valets pouvaient courir avec une baignoire dans les bras. Ça, c'est la B.D! Dans le même ordre d'idée, lorsqu'Ariane enlève son masque, si tu y regardes de près, elle a dû s'arracher le nez!

P.C. — Je ne suis pas du tout d'accord avec cette façon de parler de ton travail!

A.J. — Écoute! Je vois bien comment réagissent les gens: ils admirent la façon dont je dessine un cheval!

P.C. — Parlons de la *ligne claire*. La démarche de la *ligne claire* n'est absolument pas réaliste: la réalité n'est pas une ligne claire! Tu travailles au dépouillement de cette réalité pour la suggérer et ton invention est très personnelle. Un dessin de Juillard se reconnaît à des lieues à la ronde.

A.J. — Plusieurs de mes collègues m'ont dit qu'ils utilisaient ma façon de dessiner les chevaux pour dessiner les leurs. Mais moi, j'ai utilisé ceux de Giraud, de Gilain. Tout le monde a des influences et je ne crois pas que d'avoir un maître ou des sources d'influence restreigne nos propres possibilités d'épanouissement. Nous sommes comme des éponges devant cette pléthore d'images et nous les resserrons à notre manière.

La B.D. à voyager dans le temps

N.B. — *Comment votre imaginaire trouve-t-il son compte dans le genre que vous avez choisi, la B.D. d'Histoire?*

A.J. — Ce qui m'intéresse c'est la reconstitution. J'ai l'impression que je n'ai pas besoin d'imaginer... Si j'avais un seul vœu à faire, ce serait celui du voyage dans le temps. Comme je ne peux pas faire ce voyage, je le dessine!

P.C. — J'ai beaucoup d'imagination et je n'ai pas de problème de page blanche. Pourvu que ça dure! Je passe facilement



Le vent des dieux par Cothias et Adamov

du coq à l'âne. Je m'investis beaucoup dans mes scénarios mais ça ne prend pas beaucoup de temps. Le XVII^{ème} siècle, le Moyen Âge, le Japon, la Guerre 39-45... J'écris 12 séries à 12 époques différentes.

Dans un cadre historique, on a toutes les libertés à condition de respecter la *Grande Histoire*. Il y a les faits en regard de la chronologie et tout ce que l'on sait des personnes. On respecte la réalité en fonction de ce qu'on sait d'elle mais si on connaissait la vie du dauphin jour après jour, je ne vois pas alors ce que je pourrais faire... ■

Quiconque s'avise de lire les revues *Circus* et *Vécu* est frappé par la prolifération de Patrick Cothias, scénariste, entre autres séries, de *Memory* (dessins de Sternis), *Le signe du taureau* (avec Marcelé), *Alise et les Argonautes* (avec Font) et *Le vent des dieux* (avec Adamov). On doit à sa complicité avec André Juillard les séries *Masquerouge* et *Les 7 vies de l'épervier*. Comme il l'indiquait en entrevue, Juillard travaille aussi de concert avec Jacques Martin à la série *Arno*. Notre collaboratrice Catherine Saouter Caya avait fait paraître dans notre 22^e livraison (février 1986) une étude co-signée avec Philippe Sohet sur «L'Histoire par la bande» qui faisait large part à Juillard et Cothias.